

tion ; c'est un principe admis. Les ministres whigs, nos prédécesseurs ; ont envoyé au Canada Poulett Thompson pour unir les deux provinces de ce pays-là en une seule afin de protéger les intérêts de la maison des Baring, qui sont des whigs. Aujourd'hui c'est à notre tour. Les circonstances vous offrent tout ce que vous pouvez désirer pour établir votre politique sur un bon pied et acheter des hommes en gros ou lieu de faire le commerce en détail comme on y est forcé quand tout est tranquille.

Ah ça ! dites-moi, mon cher lord, la franche vérité sur votre santé qui nous est si chère. J'ai hâte de savoir que vous êtes bien rétabli de vos dernières attaques. Entre nous, je vous dirai que votre cancer nous a joué un vilain tour ; d'après tout ce qu'on en disait, j'ai cru que vous étiez à la dernière extrémité ; vite je me suis dépêché de solliciter pour vous la pairie auprès de sa majesté. Je craignais même que les parchemins ne vous parvinssent trop tard ; mais il paraît que vous êtes beaucoup mieux et que vous prétendez rester en Canada encore un an au moins ; je n'y ai pas d'objection pour ma part, surtout si vous réussissez comme vous l'avez fait jusqu'ici : mais je suis un peu jaloux de votre position car si nous vous rappelons dans un an, il faudra vous donner un nouveaudegré de noblesse, et il n'est pas juste, je crois, qu'on s'avance plus vite aux colonies que dans le cabinet même de l'empire. Néanmoins si vous l'avez fait à dessein, je ne puis m'empêcher de vous féliciter, car vous avez très bien joué vos cartes, c'est-à-dire votre cancer, qui nous a fait croire que vous étiez à l'article de la mort tandis que vous montez d'un pas assuré l'échelle des honneurs. Par exemple le tour n'est pas neuf.

Vous m'avez beaucoup amusé par la description spirituelle et maligne que vous m'avez donnée des hommes qui composent votre petit cabinet ; tout cela m'a paru si drôle que je n'ai pas pu me priver du plaisir d'en lire un peu moi-même à la soirée de madame la duchesse de ***. J'aurais aimée que vous fussiez caché, et à portée d'entendre les compliments qu'on faisait de la bonne caricature que vous nous avez donnée des anciens marquis français, par la peinture très-originale des manières du vénérable président de votre conseil. Votre première entrevue avec votre procureur-général Smith est de même impayable ! Elle m'a fait souvenir de ce juif qui passant devant un charcutier lui dit en montrant un jambon : "Combien vendez-vous ce quartier de mouton" et qui malgré les dénégations du marchand payait le double du prix qu'on lui demandait pourvu qu'on lui fit le compte de la vente d'un quartier de mouton. Vous avez de même persuadé intimement à votre monsieur Smith que vous voyez en lui un excellent ministre ; il a accepté votre illusion et croit lui-même aujourd'hui qu'il peut mener tambour battant l'affaire la plus scabreuse. C'est admirable vraiment. Vous m'avez fait pourtant de la peine par le détail des déboires que doit essayer notre protégé dont on fait un véritable souffre-douleur. S'il y avait moyen de le placer ailleurs et de lui assurer une existence moins amère vous me feriez plaisir ; vous me dites il est vrai que vous ne pouvez guère vous en passer vu que s'il ne parle pas il écoute très-bien et qu'il ne cesse de vous rendre des services signalés. En ce cas arrangez vous comme vous l'entendrez. Le pauvre diable après tout, est très-dévoté ; il pousse le zèle jusqu'à se battre en duel avec nos adversaires ; quel imbécile ! Dites-lui, je vous prie combien j'estime à un haut degré son touchant attachement pour ses devoirs et la noble bravoure dont il a fait preuve. Priez-le néanmoins de ne plus s'exposer.

Je me hâte mon cher lord, de clore la présente ; le paquebot attend nos dépêches pour partir. Ecrivez-moi par son retour si la combinaison que vous aviez en vue paraît s'effectuer. Un ministère mi-tory, mi-libéral ! ce sera du nouveau. N'importe, toute espèce de salmigondis est permise pourvu qu'on réussisse. Si vous pouvez faire accepter des portefeuilles à des hommes d'opinions politiques